

Dreyfus (Lucien), Journal. 20 décembre 1940 -  
24 septembre 1943. Une époque terrible et  
terriblement intéressante, Dreyfus (Jean-Marc) et  
Garbarini (Alexandra) éd.

Paris, Éditions Le Manuscrit, « Témoignages de la Shoah », 432 p.

Audrey Kichelewski

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/3915>

DOI : [10.4000/alsace.3915](https://doi.org/10.4000/alsace.3915)

ISSN : 2260-2941

**Éditeur**

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 434-436

ISSN : 0181-0448

**Référence électronique**

Audrey Kichelewski, « Dreyfus (Lucien), Journal. 20 décembre 1940 - 24 septembre 1943. Une époque terrible et terriblement intéressante, Dreyfus (Jean-Marc) et Garbarini (Alexandra) éd. », *Revue d'Alsace* [En ligne], 145 | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/3915> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.3915>

---

contribution suivante retrace le remplacement des garnisons allemandes par les Poilus et le changement de nom des casernes. La question de l'avenir du système fortifié hérité des Allemands se pose rapidement, ce qui aboutit à un déclassement partiel. Puis un article détaille la genèse et le succès de *La Délivrance*, œuvre de l'artiste Émile Guillaume. Cette statue de bronze au motif patriotique a été reproduite en maints exemplaires, notamment sous l'impulsion du quotidien *Le Matin* qui en offrit onze à des villes françaises et belges meurtries par la guerre, parmi lesquelles Metz, Colmar et Strasbourg. Dans cette dernière ville, la dédicace (« En souvenir de la victoire du Droit sur la Force et de la Civilisation sur la Barbarie ») fait l'objet d'une polémique en 1930, qui témoigne des résistances opposées à la mémoire patriotique de la guerre au temps de la municipalité autonomiste. Deux contributions lèvent le voile sur d'autres vecteurs de représentations patriotiques. Il s'agit des expositions historiques ouvertes au grand public et de la politique de remplacement des statues allemandes qui, conjointement, mettent l'accent sur le passé français de la région et sur son attachement durable à la France. Les deux derniers articles éclairent d'une part les difficultés rencontrées par la municipalité strasbourgeoise dans les années d'après-guerre, confrontée aux changements juridiques, linguistiques et de personnel, d'autre part les principales pierres d'achoppement de la politique d'assimilation française (les questions linguistique, scolaire, religieuse et globalement la reconnaissance d'un droit local).

Le volume est encore agrémenté d'une chronologie et de la liste des œuvres exposées. Ajoutons qu'un espace spécial prolonge l'ensemble sur le site des Archives, offrant l'opportunité de découvrir une série de documents numérisés.

Raphaël Georges

**DREYFUS (Lucien), *Journal. 20 décembre 1940 - 24 septembre 1943. Une époque terrible et terriblement intéressante*, DREYFUS (Jean-Marc) et Alexandra GARBARINI (Alexandra) éd., Paris, Éditions Le Manuscrit, «Témoignages de la Shoah », 432 p.**

Le journal de bord de L. Dreyfus, professeur strasbourgeois réfugié à Nice, tenu entre décembre 1940 et presque jusqu'à son arrestation en octobre 1943, est d'abord l'histoire d'une découverte inattendue.

Le manuscrit a en effet été déposé en 1994 au Musée du mémorial de l'Holocauste à Washington, de manière anonyme. Une longue enquête des archivistes permit de comprendre qu'il avait été adressé par le mari de la petite-fille de L. Dreyfus, Monique, alors âgée de six ans, qui avait échappé à la déportation avec ses parents en embarquant pour les États-Unis au printemps 1942. A. Garbarini, historienne américaine spécialiste des journaux intimes de la Shoah (A. Garbarini, *Numbered Days: Diaries and the Holocaust*, New Haven, Yale University Press, 2006) et J.-M. Dreyfus, spécialiste de l'histoire de la Shoah et de l'histoire de l'Alsace, nous éclairent, dans une introduction fournie, sur les différents apports de ce journal qu'ils ont finement étudié.

Ce journal est tout d'abord l'un des rares exemples dont on dispose d'écrits sur le vif de Juifs français. Si le modèle du genre est le mondialement célèbre journal de l'adolescente Anne Frank, et à l'échelle de la France, celui de l'étudiante parisienne Hélène Berr (*Journal*, Paris, Tallandier, 2008), peu d'écrits ressemblent à celui de L. Dreyfus, un Alsacien âgé de 59 ans, qui mêle ses notes de lectures, ses bulletins de santé et une réflexion toute personnelle et angoissée sur la réalité de la guerre. Né à Westhouse dans le Bas-Rhin, il entreprend tout d'abord des études rabbiniques à Colmar puis Berlin, avant de se tourner vers les Lettres et de revenir enseigner à Strasbourg, aux lycées Saint-Jean puis Kléber. Parallèlement, il écrit de nombreux articles dans des journaux communautaires. La guerre oblige Lucien à prendre un poste à Poitiers puis Nice, avant d'être licencié suite au statut des Juifs du 3 octobre 1940. Il décrit dans son journal ses principales préoccupations : récupérer ses économies bloquées à Poitiers ; travailler pour survivre – il deviendra directeur de l'école technique juive ORT (Organisation Reconstruction Travail), constituée à Nice pour donner une formation aux nombreux réfugiés sans emploi viable ; et rapidement, trouver un moyen pour faire quitter la France à sa fille Mariette et à sa toute jeune petite-fille, Monique. Grâce au réseau de son gendre, militant communautaire impliqué dans les actions de sauvetage d'enfants juifs, la famille pourra fuir vers les États-Unis depuis Marseille par le dernier convoi mis en place par les Quakers, au printemps 1942, avant l'interdiction totale de ces derniers.

La ville de Nice, en zone libre puis occupée par les Italiens à partir de novembre 1942, sert de refuge pour de nombreux Alsaciens, juifs ou non. L. Dreyfus nous décrit dans le détail la vie mondaine qu'il mène et ceux qu'il croise – qu'il s'agisse de familles amies ou des réunions de réfugiés

alsaciens. Sa double culture, française et allemande, se voit nettement dans ses lectures, qu'il cite indifféremment dans les deux langues. Il commente également l'actualité, avec clairvoyance et amertume : « la fin de ce mouvement [antisémite] sera l'élimination des Juifs de ce continent » (16 mars 1941). Il analyse la situation comme le produit d'un effondrement spirituel de l'Europe, chrétienne et juive et opère au fil des mois un retour au religieux, assez atypique au sein du milieu dans lequel il évolue et qui lui paraît de plus en plus étranger. Il préfère le mysticisme des réfugiés juifs de l'Est, qu'il décrit avec une sympathie peu commune dans la bouche d'un Israélite français.

Alors qu'il est en villégiature dans les hauteurs de Nice, L. Dreyfus est surpris, avec sa femme, par l'arrivée des Allemands reprenant la zone italienne et organisant, sous l'égide d'Aloïs Brunner, des rafles de Juifs. Les époux sont arrêtés le 25 octobre 1943, puis déportés sans retour. Ce journal constitue l'unique témoignage de leur trajectoire, éclairant le quotidien d'un Alsacien réfugié au profil atypique, dont le sort rejoindra celui de ses millions de coreligionnaires à l'échelle de l'Europe.

Audrey Kichelewski

**POLAK (Simone), *Agis comme si j'étais toujours à tes côtés, en collaboration avec KLEIN-ZOLTY (Muriel), Paris, Éditions Le Manuscrit, 2018, 182 p.***

Le témoignage de S. Polak est singulier à plus d'un titre. Tout d'abord, parce que, bien que tardif – comme beaucoup de déportés, au sortir de la guerre, elle n'a pas été entendue et a préféré se taire pour pouvoir survivre – il n'en conserve pas moins une clarté et une vivacité hors du commun. Sans doute son expérience de témoin dans de nombreux collèges et lycées de la région d'Alsace l'aura-t-elle aidé à faire jaillir une parole enfouie. Ajoutée à sa « boîte à malice » (p. 11) qui renfermait des textes déjà rédigés tout au long de sa vie, l'ensemble a été patiemment mis en récit avec une grande sensibilité par M. Klein-Zolty. Le tout est une narration pudique et précise tout à la fois, exempt de *pathos* et d'une grande richesse aussi bien sur le plan des faits narrés que sur le ressenti d'une jeune fille prise dans les tourments de la Seconde Guerre mondiale, puis dans son combat pour la survie, jusque dans l'après. Le titre du récit seul renvoie aux derniers mots de sa mère, avant leur séparation définitive à leur arrivée à Birkenau : « Agis comme si j'étais toujours à tes côtés ».